

J'habite à Téhéran

Constance Burkhardt

1er prix Ado et Prix spécial du jury

J'entends les bombes s'écraser au loin sur les immeubles, les enfants pleurer, les mères hurler... Je ne suis plus à Téhéran, je suis en enfer.

Ma mère pose sa main tremblante sur mon épaule et ne dit rien. Nous sommes toutes les deux accroupies sous une table, attendant patiemment que mon père et mes deux frères reviennent avec notre voisine. Ils refusaient de la laisser seule dans son appartement. Depuis que son fils est mort, la pauvre femme fait des cauchemars tous les soirs. Ma famille fait de son mieux pour l'aider à supporter son deuil.

Soudain, ma mère plante ses ongles dans mon dos. C'est alors qu'une bombe s'écrase sur le bâtiment voisin. Maman l'avait pressentie. Elle me chuchote à l'oreille d'une voix déchirée : "Ç'aurait pu être nous..." Nous sommes plongées dans un silence lourd, si lourd qu'il en devient assourdissant. On attend ainsi, tapies sous la table de la cuisine.

La porte s'ouvre brusquement. Maman desserre les poings. On entend des pas décidés. Je les reconnais. Ce sont ceux de papa, suivis de ceux de mes deux frères, moins assurés mais qui se font tout de même entendre sur le parquet. On entend enfin les piétinements anxieux de Mme Pahlavi qui suit les trois hommes. Maman se lève et va les rejoindre dans le salon. Je reste sous la table, je n'ai pas envie de voir mes frères. Ils se moqueraient sûrement de mon air hébété. Ils discutent pendant quelques minutes dans le salon. Mme Pahlavi sanglote. Mon père semble furieux. Quelques bribes de la conversation me parviennent à travers le mur qui sépare le salon de la cuisine.

Maman n'intervient que rarement. La politique n'est pas une affaire de femmes. Enfin, c'est ce que mes grands frères m'ont toujours dit. Les femmes qui ont perdu leurs enfants sont pourtant bien touchées par la guerre. Pourquoi n'ont-elles pas leur mot à dire ? Je suis sûre que Mme Pahlavi doit penser quelque chose de l'armée iranienne...

"Inaya!" mon père m'appelle. Je reste silencieuse pendant quelques secondes. J'ai une crampe au mollet droit. Cela fait sans doute presque deux heures que je n'ai pas bougé. Je finis par les rejoindre dans le salon. La lumière y est tamisée et les rideaux sont tirés. Mon père a un air grave. Ses cheveux grisonnants sont mouillés par la transpiration de son front. Cela fait quelques mois qu'il a abandonné son turban blanc. Je ne me suis pourtant toujours pas habituée à voir sa tête dénudée. Je ne sais pas exactement pourquoi il l'a retiré. J'ai l'impression que c'est un geste de protestation. Il va pourtant toujours à la mosquée les vendredis. Il y a quelques semaines, j'ai d'ailleurs surpris une dispute entre papa et maman. Maman était frustrée parce qu'elle devait garder son hijab alors que papa, lui, pouvait enlever son turban. Papa l'a frappée. Maman a beaucoup pleuré.

"Mme Pahvali va dormir dans ta chambre." annonce papa en me regardant droit dans les yeux.
" Tu dormiras dans le salon dorénavant".

Maman caresse l'épaule de la voisine qui avait les yeux bouffis. Je hoche la tête machinalement puis je me dirige vers ma chambre pour récupérer mes affaires. J'empile quelques livres et je prends ma couette pour tout installer sur le canapé. Les adultes ne sont plus dans le salon. Ils sont probablement dans la cuisine ou dans la chambre de mes frères. Leurs voix sont presque inaudibles. Je peux alors m'assoupir.

La nuit était turbulente. J'ai fait un terrible cauchemar. Maman est revenue du Bazar avec des montagnes de fruits, légumes et friandises. Mes frères s'étaient jetés dessus comme des morfales. Il ne restait plus rien pour moi. Ma mère me propose alors d'en racheter. On sort de l'appartement et on arpente les petites ruelles de Téhéran. On arrive dans une impasse. Je me retourne pour tendre la main à maman mais elle n'est plus là. L'impasse se referme alors sur elle-même et je suis entourée de vétérans aux visages défigurés. Je reconnais plusieurs d'entre eux, Certains sont mes amis d'enfance, d'autres sont des membres de ma famille. Tous, chantent à l'unisson " *VIVE LA CAPITALE, LA MORT A INAYA*"

J'ai des frissons rien qu'à repenser à ce cauchemar.

Ce matin, on n'entend plus de bombes. Je suis restée longtemps à la fenêtre. Quelques nuages blancs flottent dans le ciel d'un bleu parfait. C'en est presque ironique. Hier le ciel était rouge et gris. Comme si Allah voulait se faire pardonner. Je ne lui pardonnerai jamais de ce qu'il a fait à ces pauvres familles qui ont tant pleuré hier. Je ne lui pardonnerai pas non plus pour le fils de Mme Pahvali. Si Allah m'aimait vraiment il me serait venu en aide depuis longtemps. Il ne m'aurait pas simplement offert un ciel bleu après une journée en enfer.

Maman me rejoint avec une tasse de thé noir et s'assied sur le divan. Elle jette un coup d'œil vif à travers la fenêtre puis plonge son regard dans sa tasse. " Tu devrais sortir aujourd'hui" dit-elle sans lever le regard. Je me recroqueville et je ne dis rien. Mon pays est en guerre, mon pays est détruit, et maman souhaite que j'aille prendre l'air ? Maman apporte la tasse à ses lèvres et bois lentement. Chaque gorgée m'irrite de plus en plus. J'enfile une veste et mes chaussures puis je me dirige vers l'entrée. "Je sors." je crie en ouvrant la porte. Ma mère répond avec un faible "Mmh" approbateur et mon père ne m'entend surement pas. Sinon il aurait insisté pour m'accompagner.

La cage de l'escalier empeste l'humidité et la cigarette. La rambarde en bois est si mal entretenue, que l'effleurer résulterait en une infestation d'échardes.

Arrivée en bas de la rue, je suis choquée. Je ne reconnais plus ma ville. Moi qui pensais avoir tout vu de ma fenêtre, je ne pouvais pas être plus loin de la vérité. Des briques jonchent la chaussée, des ambulances sont garées devant ce qui était auparavant des immeubles. On m'a toujours dit que la guerre était horrible. Je n'avais jamais réalisé à quel point elle bouleversait tout. Je ne serai plus Inaya, je serai Inaya - survivante iranienne. Ma vie n'est plus une vie, c'est une survie.

J'ai soudainement envie d'être comme les autres enfants du monde et de rêver de voyager en Australie, de voir ses kangourous ou de découvrir les déserts marocains. Mais je comprends enfin : mon voyage de rêve est simplement de fuir mon propre pays.